

Les yeux de Gaston de Mérance, une minute, l'enveloppèrent d'une étrange lueur. Il y avait tout au fond, de la tendresse, de l'ironie et peut-être aussi l'orgueil de la victoire. Il répondit simplement :

—Allez dormir, France, demain je vous apporterai les échos du théâtre.

De la porte, elle jeta :

—Adieu, Gaston. Je vous souhaite une soirée charmante.

A quoi il répondit, un peu distant :

—J'y goûterai, j'en suis sûr, un plaisir infini.

Elle sortit. Le grand salon s'assombrit soudain comme s'il eût eu le regret de cette robe blanche et de ces yeux d'émeraude.

Gaston fut seul. Mais à l'inverse de France, il n'était pas triste. Une allégresse inattendue chantait en lui. Depuis un an et demi qu'il avait lié son sort à celui de la jeune fille, il ne s'était jamais départi de sa réserve un peu hautaine et de cette correction parfaite qui est l'apanage de l'homme du monde. Rares avaient été les moments où il avait laissé frémir sa tendresse, où ses yeux, à son insu, s'étaient faits plus doux, plus caressants, pour envelopper la femme adorée. Mais, l'esprit lucide et les nerfs calmes, à force de volonté, il avait étudié le caractère, l'esprit et l'âme de France.

La lente évolution de cet être jeune et spontané s'était faite petit à petit, d'une manière lente, mais sûre, et peu à peu, Gaston avait senti France glisser à son égard vers des sentiments nouveaux ; d'hostile, elle était devenue indifférente ; puis, une secrète sympathie la penchait vers lui, déjà offerte, presque donnée. Elle ne voyait plus en lui l'obstacle à ce qu'elle considérait comme son bonheur ; elle ne lui en voulait plus, de retarder, par le fait de sa seule existence, l'accomplissement immédiat de ce bonheur. Ils s'étaient découverts des goûts semblables, des admirations communes et entre eux, ils le sentaient, il y avait de secrètes affinités.

Les voyages, les lectures, les théâtres, la musique surtout, les avaient rapprochés plus que des années de vie commune et entre eux une belle et solide amitié était née. A ses heures de franchise, France se plaisait à le reconnaître elle-même et elle disait volontiers en riant :

—Vous me manquez beaucoup quand vous ne serez plus mon mari !

A quoi il avait répondu un jour :

—Mais votre cousin Carlos doit vous comprendre bien mieux que moi ?

Elle avait été sincère, très spontanément :

—Carlos ! mais nous n'avons aucune pensée semblable, j'en suis sûre ! Jamais ne me viendrait l'idée de causer avec lui sérieusement, profondément, comme je le fais avec vous. Une seule chose me plaît en lui : son ardeur à vivre et... sa beauté.

Elle avait conclu, avec un peu de mélancolie :

—Nous nous entendons dans la joie... mais saurions-nous souffrir ensemble ?

Il n'avait rien dit, pour ne pas souligner par un mot imprudent l'amertume de cette toute petite phrase.

Gaston alluma une cigarette et se leva pour répondre à la sonnerie du téléphone. C'était Lucile. Elle acceptait volontiers l'invitation, mais Jacques était là, et en voulait sa part.

—Si tu peux venir ? interrogeait Gaston ; mais certainement. Crois-tu que je veuille enlever Lucile ? Vous viendrez tous les deux ? entendu. Vous me rejoindrez au théâtre ? Loge 5 : à ce soir, ma petite Lucile.

Il raccrocha le téléphone et se reprit à songer à France.

Pourquoi n'avait-elle pas voulu le suivre à l'Opéra ? Elle devait avoir une raison grave, car elle ne faisait rien par caprice, n'étant ni une femme-enfant, ni une névrosée.

Alors ? Vraiment souffrante ? L'éclat de son visage, la fraîcheur de ses mains, tout ce bel équilibre physique qui lui était propre démentait cette pensée. Elle, si enthousiaste d'art et de musique, comment avait-elle renoncé à aller entendre "Manon" ?

Cette question s'imposa tout le reste de la journée à l'esprit de Gaston de Mérance ; elle le suivit pendant le repas qu'il prit seul, dans la vaste salle à manger, sous les yeux indifférents du maître d'hôtel. Elle l'obsédait encore lorsque,

ayant terminée son repas, il passa au petit salon pour fumer une cigarette. Il percevait au-dessus de sa tête les pas de France.

Elle était dans sa chambre, mais elle ne s'était pas couchée. Alors, cette prétendue fatigue ? Que faisait-elle ? A quoi pensait-elle ?

Ce que faisait France ? Oh ! mon Dieu, la chose la plus naturelle du monde : elle s'habillait pour l'Opéra.

Après avoir roulé dans sa tête bien des pensées diverses, s'être complue à la mélancolie, au regret, avoir revécu le passé et tenté de bâtir l'avenir, tout avait sombré dans une crise ridicule de jalousie. Il n'y avait plus eu en elle que cette idée vraiment insupportable que Lucile la remplacerait, ce soir, auprès de Gaston, que cette vision intolérable de cette même Lucile, seule, pendant des heures, avec ce mari, que pourtant elle n'aimait pas.

Alors, elle avait sonné la femme de chambre, s'était fait servir des oeufs, du jambon, du champagne, puis avait demandé une robe de soir.

"Manon" se donnait en spectacle de gala, au bénéfice des sinistres bretons. Une grande élégance était de mise.

Habillée, fardée, poudrée, France, tout à fait prête, regarda un long moment sa propre image que lui renvoyait de toutes parts un jeu compliqué de miroirs. Elle vit une svelte silhouette drapée dans une souple soie blanche brodée d'or. Une rivière de diamants au cou, des cercles lumineux aux bras, une étoile au front : toute une fortune fabuleuse la vêtait des pieds à la tête. Le manteau d'hermine enveloppa ses épaules nues ; elle se sut belle et en éprouva de la joie.

L'image de Lucile, de cette Lucile si fine et si douce, qui, toute la journée, avait hanté son esprit, s'estompa, s'effaça, ne fut plus qu'une ombre. Quelle femme pouvait rivaliser avec elle-même, comme élégance et beauté ?

Sûre de sa force, de son triomphe, elle descendit au salon. Le bruit léger qu'elle fit en soulevant la portière de velours arracha Gaston à sa songerie. Il leva la tête et il la vit.

Il la vit et il eut un éblouissement.

Dans la femme royalement belle qui se dressait sous l'encadrement de la porte, il venait de retrouver tout d'un coup la merveilleuse apparition de Vichy. Il la revoyait, montant les marches du large escalier de pierre, laissant l'écharpe de sa robe balayer la terrasse en fleurs. Il retrouvait le pur éclat des yeux d'émeraude, la blancheur laiteuse des épaules et le parfum, le cher et inoublié parfum.

France s'avança vers le jeune homme et dit avec une sorte de coquetterie provocante :

—J'ai réfléchi. Je vais à "Manon". Voulez-vous encore de moi ?

Il eut un rapide froncement de sourcils :

—Alors, cette prétendue fatigue ? c'était un caprice ?

—Un caprice ? mon Dieu, oui ; c'est mon droit.

Il s'inclina en consultant du regard la petite montre de son poignet :

—Je crois qu'il est l'heure de partir si nous ne voulons pas manquer le premier acte.

Elle resserra autour d'elle l'ample manteau d'hermine et ils quittèrent le grand salon.

Le trajet fut si court de l'hôtel au théâtre qu'ils ne parlèrent presque pas. Et de même, dans la loge, ils demeurèrent un long moment silencieux.

Chacun était envahi par des pensées profondes, douloureuses un peu ; Gaston craignait, auprès de cette femme si belle, de laisser échapper des paroles décisives que son orgueil lui imposait de taire, et France songeait tout entière dans une crise d'incertitude, de mélancolie et d'incompréhensibles regrets.

L'arrivée de Lucile et de Jacques fit une heureuse diversion. L'un apportait son inaltérable bonne humeur, l'autre sa sérénité. Et la musique, la divine musique acheva d'apaiser les nerfs trop tendus.

Silencieux, recueillis, ils suivaient le jeu des acteurs et écoutaient vibrer jusqu'au fond de leur âme les rythmes et les harmonies. Accoudée au rebord de velours rouge de la loge, Lucile oubliait tout du monde, de l'ambiance, du milieu et elle s'extériorisait. Parfois, elle se re-

tournait vers Gaston assis d'arrière elle, comme pour lui faire partager son admiration. Le lien qui, tant de fois, les avait unis, les rapprochait ce soir, et ils communiaient dans un même amour passionné de l'art et du beau.

Quant à France, si sensible qu'elle fut aussi à la musique, le spectacle de la salle l'intéressait.

Il y avait là tout ce que Bordeaux comptait de notabilités, tant dans ce monde du commerce, qui fait la richesse de la ville, que dans les milieux aristocratiques et intellectuels. Elle était trop belle pour n'être point devenue, dès son apparition dans la loge, le point de mire de bien des regards.

Des lorgnettes se braquaient sur elle et détaillaient sa toilette, ses bijoux, l'éclat de son visage ou la forme impeccable de son corps.

France était trop habituée aux hommages et elle aimait trop s'y complaire pour se sentir gênée le moins du monde par cet encens qui, ce soir-là, montait vers elle.

Jacques lui dit à mi-voix, en riant :

—Manon va vous en vouloir ! on l'oublie pour vous regarder !

Elle fut coquette, gentiment :

—C'est ma robe que l'on admire. Tout mon triomphe tient à l'art d'un couturier.

—Il est de fait qu'elle est un pur chef-d'oeuvre. Pourquoi n'avez-vous pas épousé un prince, petite Madame ? Vous auriez embelli la plus orgueilleuse des cours.

—Un roi ! ce n'est pas assez moderne pour moi ; et puis ! c'est peut-être autoritaire, par principe et par atavisme. Et vous savez, je n'ai pas une âme d'esclave.

Il dit avec emphase :

—Vous êtes faite pour être servie à genoux.

Le jeune rire de France arracha Gaston à ses rêveries.

—Que vous dit ce grand fou de Jacques ? questionna-t-il. Des bêtises, je le parierais !

—Mais non, protesta-t-elle, il m'admire, il m'encense. Imaginez-vous qu'il me fait la cour.

—C'est classique : n'est-il pas mon meilleur ami.

Jacques protesta drôlement :

—Ah ! je suis blanc comme neige des intentions que tu me prêtes. D'ailleurs, ce n'est pas à ta femme que je faisais des compliments : c'est à sa robe.

France regarda son mari et dit avec une grâce tendre :

—N'est-ce pas qu'elle est très belle, cette toilette ?

Les beaux yeux bleus de Gaston de Mérance enveloppèrent d'une étrange lueur le corps splendide, la royale toison d'or, le visage délicat et les prunelles d'émeraude et il répondit d'une voix sourde où semblait trembler un indicible émoi :

—C'est vous qui êtes belle, France...

Leurs regards se croisèrent, s'affrontèrent. L'espace d'une seconde, la vérité fut en eux. Mais ils se reprirent. Gaston songea, le doute noyant de nouveau son âme :

—Ce n'est pas possible... ce serait trop doux.

Et France, une fois de plus, appela à son secours l'image lointaine.

—Carlos, murmura-t-elle, mon Carlos.

Détournée de son mari, elle inspecta la salle, cherchant des visages connus.

Soudain, il se passa une chose prodigieuse, une chose qui la remplit de stupeur, d'étonnement indicible, et dont elle n'eût su dire si elle lui apportait une joie ou une peine.

Dans la loge en face de la sienne, et qui était demeurée vide une partie de la soirée, voilà qu'un homme venait d'entrer. Un homme en habit, d'une élégance parfaite, svelte et beau. Il se pencha un peu au-dessus de la rampe, et les lumières l'éclairèrent en plein. Alors, un cri s'échappa des lèvres de France, ces lèvres qui tout à l'heure murmuraient le nom chéri : Carlos !

Car c'était lui ; c'était bien lui. Que faisait-il, qu'était-il venu faire à Bordeaux, et là, dans cette salle ? Est-ce qu'il n'avait pas été convenu entre eux que pendant les trois ans de ce stupide mariage, ils cesseraient de se voir et même de s'écrire. A la vérité, ils avaient bien échangé quelques lettres, mais dans au-

cune le jeune Brésilien n'avait fait allusion à la possibilité d'un voyage en France, encore moins d'un séjour dans la capitale d'Aquitaine.

Le cri de la jeune femme, sa pâleur, son trouble, firent se retourner Gaston, Jacques et Lucile.

—Qu'avez-vous ? demandèrent-ils à la fois.

Déjà, elle s'était reprise. Mais décidée à dire la vérité, elle expliqua :

—Je viens de voir quelqu'un que certainement je ne m'attendais pas à trouver ici ce soir.

—Où donc ?

—Là, dans la loge, face à la nôtre.

Toujours debout, le Brésilien, à cette minute même, ayant vu France, la saluait.

Gaston de Mérance regarda sa femme presque durement :

—Quel est ce Monsieur ? demanda-t-il, d'une voix brève.

Le son, l'éclat de colère qui illuminait les grands yeux bleus, l'impérieuse question elle-même, tout choqua France. Son orgueil se cabra.

Après tout, qu'était-il pour elle, cet homme qui parlait en maître. Un étranger détesté, l'obstacle vivant à son bonheur, un mari de comédie qui avait accepté ce rôle, peut-être par charité, mais peut-être aussi pour posséder sa part de la grandiose fortune de l'oncle Pierre. Car rien ne prouvait qu'il fût aussi désintéressé qu'il avait bien voulu l'affirmer.

Même riche, on repousse difficilement la tentation d'être plus riche encore. Au fond, tout au fond, qui sait si ce mariage n'avait pas été pour lui comme pour elle un calcul ? Et s'il y trouvait son compte, de quel droit s'appropriait-il à jouer au despote, à simuler une crise de jalousie ? Elle était libre. Libre de se réjouir de revoir son fiancé, libre d'aller le trouver s'il lui plaisait et de lui parler, et de lui offrir son front à baiser. N'était-il pas son cousin et leurs liens d'intimité n'autorisaient-ils pas tout cela ?

—Quel est cet homme ? répéta Gaston de Mérance, qui, visiblement, s'énervait.

Elle leva ses yeux splendides, ses yeux aux étranges reflets d'océan, et sans la moindre hésitation, sans trouble, elle laissa tomber d'une voix paisible.

—Ne l'avez-vous pas deviné ? c'est Carlos del Rica, mon ami.

XII

La petite pendule en biscuit de Saxe marquait la demie de minuit. Son tic-tac monotone troublait seul le silence du vaste salon. Dans un vase de cristal, des violettes de Nice achevaient de mourir et le rose des oeillets se fanait. Seul, l'or clair de fines boules de mimosas égayait l'angle droit de la haute cheminée de marbre où France del Rical s'appuyait et dans laquelle, malgré le chauffage central, on avait allumé un léger feu de bois.

La flamme claire montait vers la jeune femme, empourprait son teint délicat et semait, par moment, de brèves lueurs dansantes sur la chair nue de ses épaules et de ses bras. Elle offrait à la braise ardente l'un de ses pieds chaussés de fins souliers de lamé d'or et la lueur du foyer faisait étinceler l'énorme émeraude qu'elle portait au doigt.

Obstinément, elle se taisait. Comme elle s'était tue dans la voiture qui la ramenait à l'hôtel de Mérance, comme elle s'était tue d'ailleurs depuis que Gaston avait jeté d'une voix brève :

—France, je désire rentrer et je vous prie de me suivre.

Surprise, et quelque peu révoltée, elle n'avait opposé cependant aucune résistance. Elle s'était levée, sans mot dire, avait resserré autour de ses épaules le manteau d'hermine dont son mari l'enveloppait, et muette, elle avait comme lui quitté la loge, le théâtre, laissant Lucile et Jacques, quelque peu stupéfaits, savourer seuls la fin de la pièce.

Maintenant, elle se retrouvait là, chez elle, en face de l'homme autoritaire et despotique auquel, d'instinct, elle avait obéi.

Et elle songeait. Elle s'enfonçait un peu plus, à chaque minute, dans le dédale compliqué de ses pensées. Elle cherchait à revivre les heures précédentes de cette étrange soirée. Mais était-ce bien du réel ? Son imagination plutôt ne l'avait-elle pas emportée dans un rêve ?